

Hector Yankelevich

L’Inconscient chez Freud et L’Inconscient chez Lacan **Notes pour un essai non épistémologique**

*Ibant obscuri sola sub nocte per umbras
perque domos Ditis uacuas et inania regna*
Virgile, *Enéide*, VI, 268-9

Questions d’échafaudage et de logique

Le titre proposé¹ nous pose, tout d’abord, la question difficile du Nom propre soit comme locatif en tant que préposition de lieu : l’inconscient « *chez* », soit comme adjectif attribut « *freudien* » ou « *lacanien* ». Les problèmes introduits par la simple grammaire nous poussent à nous demander si le nom substantif « *inconscient* » est bien Un dans deux lieux ou deux écritures différentes, ou alors, la conjonction « *et* » pouvant opérer comme produit logique, s’il s’agit plutôt de deux « *inconscients* », où le premier aurait été le pré-texte à la construction du second. Mais nous voici assaillis par un doute : les apories de l’Un et de l’être sont-elles pertinentes en ce qui concerne la psychanalyse ? Peut-on les traiter hors de l’histoire de leur production, aussi bien chez Freud que chez Lacan et, surtout, hors de l’usage que le second fit de l’écriture et de la transmission du premier ?

Cela étant dit, nous nous sentons soudain défaillants, car si l’inconscient se fonde sur la structure du langage, il n’y a donc pas de place pour une étude de l’« *histoire* » de sa production. Il n’y a que cette première² qui compterait ; ce qui la précèderait étant rejeté à l’endroit sans nom des scories dont la structure se débarrasse une fois constituée, le lieu hors-temps où elle se délivre des contingences de sa production, ce qui permet à la fois de trouver dans chaque sujet le cristal synchronique réglant ses répétitions et ses symptômes dont les hasards de son histoire en sont l’expression : la rencontre entre ce qui fut calculé et ce qui ne le fut point.

¹ Nous avons rédigé ces notes de travail à la demande du Comité de Rédaction de la revue *Cuadernos Sigmund Freud*, de Buenos Aires, à paraître en espagnol en mai 2009. Ce qui est publié ici en est la traduction, avec quelques modifications mineures.

² Cette position, celle de la structure comme histoire de la vérité, était, en ce qui concerne les mathématiques, celle de Jean Cavailles.

Cette discussion, qui commence auparavant, mais acquiert toute sa force à la suite de la mort de Lacan, induit à conjecturer que ce dont il s'agit c'est de produire un lieu tiers, d'où pourrait être examiné le rapport entre l'un et l'autre, Freud et Lacan. L'existence même de ce lieu devrait toutefois être mise en question, vu qu'il y a également lieu de penser que ceux qui soutiennent telle ou telle position le font, consciemment ou inconsciemment, identifiés à une place, à une série de propositions, notamment lacaniennes, qui leur fait croire que c'est depuis là que peut s'objectiver et se formaliser le rapport, ou les différentes modalités du rapport, ce qui n'est pas pareil ou, définitivement, le non rapport entre l'un et l'autre.

Une voie hypothétique, intermédiaire, consisterait à supposer qu'il pourrait y avoir un produit logique entre l'ensemble de propositions de Freud sur l'Inconscient et l'ensemble de propositions de Lacan sur celui-ci³. S'il en était ainsi, il y aurait toute une série de propositions de l'un et de l'autre qui ne seraient pas comprises dans ce produit, c'est-à-dire, dans ce qui est commun aux deux. La question qui en découle serait : que reste-t-il de côté quant à ce qui est analytique ? Étant donné que les échafaudages employés par tous deux sont nécessairement, ce qui n'est pas négligeable, différents. Le darwinisme, l'archéologie, la neurologie, la biologie, sommairement en ce qui concerne Freud ; la linguistique, les mathématiques, l'anthropologie structurelle, l'histoire de la philosophie, brièvement en ce qui concerne Lacan. C'est alors que nous vient à l'esprit une question : les matériaux à partir desquels se construit l'inconscient sont-ils tout simplement jetables une fois l'édifice terminé, ou bien interviennent-ils substantiellement dans sa facture elle-même ? Il n'y aurait aucun doute à accorder que comparer l'inconscient à des vestiges archéologiques est une métaphore, que se servir du signifiant, matérialité phonique sans sens — celui de la linguistique, pas celui de la psychanalyse, ultérieur — pour appréhender ce dont il est question dans le texte inconscient, le serait également⁴. Mais, quel serait l'au-delà de la métaphore ? Ou bien, s'il y

³ La conjonction « et » permettrait également de poser qu'il y a deux inconscients différents dans leur matière, leur définition et leur pratique. Ce serait une bévue, une sorte de « lâcher la prise pour l'ombre » en en gardant la seconde, croyant ainsi avoir conquis l'objet qui ne trompe point.

⁴ Lacan ne commence à proposer une définition analytique du *signifiant* qu'à partir de *Radiophonie*, dans *Encore*, ou dans *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* où il retourne explicitement sur elles-mêmes les définitions de Jakobson et en produit d'autres, modifiant celles qu'il avait lui-même proposées dans les années 50. Mais, quoique crucial pour notre propos, ce serait l'objet d'un autre travail de recherche. Mais encore, autant montrer le bout tout de suite, à la hauteur de *L'Insu...* en proposant une autre théorie — topologique des nœuds — des trois identifications freudiennes, il considère en même temps chaque « signifiant » de Saussure et Jakobson non pas comme l'unité primordiale à partir de laquelle on travaille, mais comme l'aboutissement d'un travail de métaphore et de métonymie. Cette définition n'est ultime que par le temps chronologique où Lacan la prononce ; en réalité nous

avait un au-delà de la métaphore, un réel que l'on vise, ce qui indique de par sa propre force que, aussi bien ce à quoi elle renvoie, ce à quoi elle se réfère, le réel dont il s'agit, dépend au plus haut point de la teneur et de l'extension elle-même de la métaphore.

Si l'on écrivait l'inconscient freudien par la lettre I_F et l'inconscient lacanien par I_L en attribuant le connecteur \wedge au produit ou intersection logique entre les deux, il faudrait se demander si la proposition $I_F \wedge I_L$ peut s'écrire.

Or, bien que notre penchant fût celui de soutenir une position consistant à affirmer que Lacan se fonde sur Freud, ou qu'il le lit, ce qui n'est pas la même chose, mais suppose qu'il y aurait un rapport d'antécédence du premier sur le second, nous l'écririons moyennant le connecteur « \Rightarrow », dénommé « implique » en logique, non pas au sens de Lacan, ou stoïcien⁵, appelé « implication matérielle », mais dans celui de son emploi logique strict exigeant que « \Rightarrow » soit vrai si et seulement si l'antécédent est vrai : $I_L \Rightarrow I_F$

Ce qui pourrait se dire : L'inconscient lacanien implique — oui mais comment ? — l'inconscient freudien. L'on peut lire aussi que l'inconscient « L » implique ou a pour antécédent l'inconscient « F », car l'implication logique n'indique aucunement un rapport de causalité qui, depuis le second, puisse être attribué au premier⁶. Autrement, nous tomberions, entre autres, dans le paralogisme d'affirmer la vérité nécessaire d'un futur contingent, ou de prendre les antécédents pour des causes. Ceci serait risquer gravement la logique interne aussi bien d'une analyse que de toute lecture du texte analytique.

Toutefois, cette clause logique ne nous satisfait pas pour deux raisons. La première étant que l'affirmation de la vérité d'une implication $p \Rightarrow q$ peut devenir la proposition $\sim \{q \wedge \sim p\}$ il n'est pas vrai que q puisse être vrai et p faux.

La table de vérité du connecteur nous exigeant que si I_F n'existait pas — dans le sens d'existence logique —, ou n'était pas vrai, I_L ne le serait guère non plus. Il nous en reste la saveur désagréable de nous mordre la queue.

pouvons à bon escient supposer qu'elle est à l'œuvre depuis longtemps, quoique tacite. Celle-ci intègre le travail de l'analyse dans la production inconsciente de signifiants. Paradoxalement elle est aussi saussurienne, si l'on a le soin de relire les *Écrits de Linguistique Générale* parus chez Gallimard, Paris, 2004.

⁵ Formalisée surtout par Tarski, autour des années quarante, elle a une autre table de vérité que l'implication stricte.

⁶ Nous nous inspirons de ce qu'avance François Rivenc dans les premiers chapitres de son *Introduction à la logique pertinente*, Paris, PUF, 2005. Il est bien su, par ailleurs, que c'est William van Orman Quine qui a le plus insisté sur la nécessité de la séparation entre le conditionnel logique et la causalité *stricto sensu*, en bon disciple, finalement, de Hume.

La seconde raison est que, bien que cette position d'antécédence soit garantie par des affirmations de Lacan lui-même, nous nous retrouvons face à un problème, au-delà des affirmations où c'est aussi Lacan qui critique Freud, ou s'en éloigne : le problème logique consiste en ceci, que pour démontrer la simple hypothèse d'un produit logique entre les deux, nous aurions à démontrer que l'ensemble de propositions maximales définitoires de l'inconscient freudien $I_F = \{\text{Inconscient, Œdipe, Sexualité Infantile, Transfert}\}$, est bijectif terme à terme avec l'ensemble de propositions maximales qui définissent l'inconscient lacanien.

Nous voici face à un problème majeur, aussi bien logique qu'historique, l'affirmation de l'identité (référentielle) dans la différence de la construction ou la négation de celle-ci, ou vice-versa, l'affirmation de l'irréductibilité entre l'une et l'autre, ayant entraîné dans l'histoire des divisions et des scissions majeures dans le champ de la psychanalyse lacanienne. Où les protagonistes ont suivi leurs croyances plutôt que des définitions bien formulées⁷.

Si une bijection se définit comme l'identité⁸ d'un élément dans deux ensembles différents, nous devrions poser que Œdipe = Métaphore Paternelle ;

⁷ Il n'a guère été possible, ni peut-être le sera, dans la construction du corpus de la psychanalyse qu'il y ait un espace et un temps de travail tel que celui où Bertrand Russell adressait à Gottlob Frege la découverte des antinomies présentes dans la *Begriffsschrift* de ce dernier, pour recevoir à son tour la monnaie de sa pièce de Gödel en ce qui concerne des questions de consistance à l'intérieur de *Principia Mathematica*, tout en maintenant une correspondance exemplaire avec Wittgenstein. Et que tout cela soit toujours étudié comme une discussion fondatrice. Malgré le soin de Freud de citer ses élèves, ses interlocuteurs n'avaient pas le statut de quelqu'un qui a son propre langage et ses propres découvertes, traduisibles pour les autres. Le fait d'arracher au réel le concept d'inconscient et les modes de son fonctionnement, la création de catégories nosographiques, ne se prêtent pas au dialogue, sauf sur son versant socratique où c'est un maître qui extrait du savoir non su de la bouche de son compagnon. La place du maître est nécessitée par la structure de l'inconscient. Lacan disait de Freud qu'« il savait ».

⁸ S'il s'agissait d'une correspondance 1 à 1, par exemple, entre les entiers cardinaux et les paires, la bijection permet de démontrer que les deux ensembles sont équipotents. Tel n'est pas notre cas, puisque nous n'avons pris qu'un nombre fini de points — ou axiomes (Œdipe, Métaphore, etc.) — dans l'intersection de deux ouverts (un ouvert étant, en topologie, un ensemble qui est le voisinage de tous ses points). Nous ne supposons qu'une seule intersection, et nous ne définissons qu'un voisinage. L'axiome — qui appartient autant à la topologie qu'à l'analyse mathématique — affirme qu'il existe entre quelques points de cette intersection des fonctions continues. Celui-ci, l'axiome de la fonction continue, nous permet de soutenir, quoique Lacan ne le nomme ni ne l'utilise, que c'est elle qui règle son travail de transformation, de translocation, de retraduction, de déplacement et encore d'invention de nouvelles procédures logiques pour rendre compte des signifiants freudiens. Si cela était vrai, dans son intersection avec la théorie des ensembles, la topologie dans son usage analytique chez Lacan « montre » non seulement des espaces non triviaux, mais fonctionne comme une logique constructive. Ce qui est essentiel, à nos yeux, c'est de faire voir que des propositions qui possèdent un sens différent peuvent avoir une référence commune. Mais celle-ci, dans

que Sexualité Infantile ou Libido = Jouissance Phallique ; que Transfert comme répétition = Supposition de savoir plus création de savoir.

Une sorte de désespérance s'empare de nous devant une si grande tâche, car nous ne pouvons affirmer qu'il y ait identité terme à terme entre l'un et l'autre des signifiants majeurs de Freud et de Lacan. Toutefois, l'inverse, niant l'identité entre eux, ne serait pas non plus aisément affirmable.

Pour surmonter cet écueil, il nous faudrait construire un théorème de bijection par une sorte d'axiome du choix⁹ nous permettant d'octroyer de l'identité référentielle à des propositions non tautologiques. Ces constructions existent dans le champ des écritures freudiennes et lacaniennes de l'inconscient. Le fait qu'elles n'aient pas constitué un seul ensemble consistant ne veut pas forcément dire que le projet souffre *a priori* d'inconsistance, mais que dans cet ouvert il y a des consistances locales. La psychanalyse ne se prête sans doute pas à la construction d'une seule consistance logique, mais à l'ordonnancement de quelques théorèmes bien construits.

La difficulté de ce que nous posons nous décourage. Devrions-nous alors opter pour une radicale solution de continuité entre l'un et l'autre, par une coupure profonde où l'allusion permanente chez Lacan à l'antécédent freudien serait une simple justification rhétorique, un argument sophistique ? Où

notre cas, n'est pas un objet empirique — telle l'« étoile du matin » —, mais construit. Pourtant, bien que procédant par des méthodes quasi formelles, cette construction ne peut pas se passer d'une base intuitive au sens mathématique, c'est-à-dire, non formalisée. C'est l'écriture de Freud qui constitue la première mise en forme de la psychanalyse, mais il y a toujours un bout de réel à partir duquel une autre écriture devient possible. Voir aussi note 28, en ce qui concerne la notion de « coupure ».

⁹ Il est évident que nous faisons allusion à l'axiome du choix de Zermelo-Fraenkel, qui permet d'opérer avec la théorie des ensembles en excluant le continu. Lacan l'utilise sans se justifier dans l'introduction de la paire ordonnée $S_1 S_2$, qui est un théorème de la mémoire de Zermelo *Sur les Ensembles finis et le Principe d'Induction Complète*, de 1907. C'est, par ailleurs un théorème majeur de la réécriture axiomatisée que fit Fraenkel de la théorie de Zermelo. Il est question de construire une démonstration traitant, par exemple, la « métaphore paternelle » comme une transformation réglée par fonction continue de l'« œdipe » freudien, de même que l'écriture des « quanteurs du Phallus » par rapport au « Père Mort ». Quel est le gain ? Dans la mesure où Lacan produit une écriture formalisée, celle-ci accepte, en principe, d'autres « images » — dans le sens logique — pour lui donner une interprétation, que celle dont il est parti. Par exemple un polynôme algébrique, en changeant les puissances de ses arguments, peut être interprété par des images de figures géométriques différentes. Néanmoins, la maxime freudienne « j'ai réussi là où le paranoïaque échoue » est toujours valable, même dans un contexte formalisé.

Cf. Jacques Stern, *Théorie Axiomatique des ensembles*, Encyclopædia Universalis, Dictionnaire des Mathématiques, Paris, Albin Michel, 1998. Les mémoires de Zermelo se trouvant dans le volume *Poincaré, Russell, Zermelo, Peano, Textes de la discussion 1906-1912 sur les Fondements des Mathématiques, réunis par Gerhard Heinzmann*, Paris, Librairie Scientifique Albert Blanchard, 1986.

l'identité alléguée de la référence permettrait, sans pour autant être définitoire, la différence du sens des mots et du fil conducteur ? Peut-être comme depuis le Nouveau Testament, les livres de la Thora ont-ils été lus, en quête de ce qui permettrait, par certaines allusions textuelles auxquelles on ne prête du sens qu'après coup, d'y fonder la nécessité de sa conséquence, la légalité de sa continuité dans la profondeur de sa coupure ?

Cette allusion théologique est loin d'être gratuite, car bien que la psychanalyse soit une pratique et un discours laïc, sans nulle référence ni à une révélation monothéiste ou autre, ni à un corps de doctrine où il est question de se préparer pour un autre type d'existence, elle partage toutefois avec les religions le noyau du sujet : les modalités de sa foi¹⁰.

Mais le traitement de cette foi en est toute autre. L'emploi des modalités logiques nous éloigne suffisamment de la religion pour nous poser l'ensemble des opérateurs inconscients qui la font exister, ou non. L'objet de la croyance — dans la pratique et la lettre de Freud¹¹ autant que de Lacan — n'est pas tant dans l'existence de l'Autre, mais dans le manque dans l'Autre¹², ce qui implique, finalement pour le dernier son inexistence *en tant qu'Autre contenant le savoir*. Il s'agit pourtant aussi de ce qui nous lie encore à celui-ci même après avoir cessé de supposer son existence — la modalité de cette dernière étant, dans tous les cas, profondément inconsciente, gouvernant le sujet au plus profond de son être.

Nous devrions nous contenter, du moins pour l'instant, d'employer une formulation à minima, un connecteur grammatical fort utilisé par Lacan et, sans qu'il nous en avertisse, par Freud aussi, car il s'agit de lexèmes grammaticaux du français et de l'allemand : *pas sans* ; *nicht ohne*. Cette conjonction d'un adverbe, *pas*, et d'une préposition, *sans*, qui déterminent le verbe être, n'existe pas dans la langue espagnole usuelle, sauf et il est rare, lorsqu'on en fait un usage emphatique. Nous pourrions dire que la langue française est avide

¹⁰ En espagnol et en français, le mot « foi » possède un emploi lexical restreint, puisque considéré propre à la définition d'une vocation religieuse. L'on oublie que dans les deux langues — en anglais aussi, *faith* — il provient du latin *fidelitas*.

¹¹ Par exemple, mais surtout pas uniquement dans un texte comme « Un trouble de mémoire dans l'Acropole », où Freud explore minutieusement les avatars de la croyance et de l'incroyance. À tel point que l'on pourrait considérer qu'il y a là matière à une troisième métapsychologie.

¹² Freud écrivait que le petit garçon, c'est-à-dire, pour nous, le sujet de l'inconscient, doit détruire son incroyance — *Unglauben* — en ce que la mère manque de phallus. D'où la déduction inconsciente qui est faite — et nous la retrouvons dans le réel de la clinique — que lorsque l'Autre, père ou mère, ment, cela est curieusement interprété à travers le désaveu, comme un démenti de la castration. Celui-ci est un des endroits où on peut toucher du doigt le fait que la vérité — autant pour Freud que pour Lacan — est un opérateur de structure.

d'ellipses ; là où un hispanophone répondrait par l'affirmative, le français le ferait en niant son contraire. Si on lui donnait une valeur purement logique et le remplacions par la préposition « avec », l'on perdrait la nuance aussi bien légèrement causale que concessive. « *Ce n'est pas sans peine qu'il le fit* », signifie non seulement « il le fit *avec* peine » mais aussi qu' « il le fit *bien qu'avec* de la peine » et, l'on peut supposer que la peine participa aussi non pas tant comme cause — ce serait probablement aller trop loin —, mais comme stimulant qui octroie de la valeur. Le « *pas sans* » ou le « *nicht ohne* » ajoutent du sens, et ce sens n'est pas réductible à une signification¹³.

Nous pourrions hypothétiquement poser une conclusion partielle : Il n'est pas vrai que l'on puisse affirmer l'existence de l'inconscient lacanien et non pas celle de l'inconscient freudien, ou qu'il n'y ait pas de rapport entre les deux, ou, plus insidieusement enfin, qu'il y ait deux inconscients distincts : $\sim \{ \exists I_L \wedge \sim \exists I_F$, il n'est pas vrai que I_L existe et que n'existe pas I_F .

Mais en fait, cette solution logique, au point où nous en sommes dans notre recherche, ne nous satisfait guère, *puisque la non contradiction d'une proposition n'est pas la preuve de son existence*¹⁴. Nous estimons que la logique nécessaire à la psychanalyse est telle qu'elle doit manquer du principe du tiers exclu. S'il en est ainsi, seule une logique *construite* pas à pas pourra rendre compte des différences entre l'un et l'autre sans brisure de l'identité à *minima* entre les deux ensembles¹⁵.

¹³ Lorsque Lacan formule « *Il n'est pas sans l'avoir* », il définit, apparemment l'être à partir de l'avoir. En fait, il est en train de le définir depuis l'imaginaire, ce qui limite expressément à la caricature. Cet être en est un sans castration, qui ne peut le recevoir — l'avoir — de l'autre. Cette définition est valable aussi bien pour un sexe que pour l'autre, bien que la problématique de la castration mérite des réponses fort différenciées.

¹⁴ Le formalisme lacanien, ses propositions d'écriture algébrique ou nodale, est à penser comme post hilbertien, quoiqu'il se soit plu, lors de la clôture des Journées sur ce thème, à affirmer que le mathème permettait une transmission « intégrale » de la psychanalyse, pour se démentir quelque temps après en affirmant avec la même vigueur que le mathème était porté par une énonciation. Par définition, donc, non « *mathémisable* ». Pour notre part nous pensons qu'il s'agissait d'un mot d'esprit portant sur le mot « intégrale » à prendre non pas dans son sens langagier mais mathématique — ce qui s'appelait au XVIII^e siècle « calcul infinitésimal ». Ce mot d'esprit est un exemple de transmission, par l'effet de sens, et du fait aussi que « *mathème* » n'est pas seulement à prendre dans le sens naïf de « mathématique » mais comme participe aoriste du verbe grec *manthano*, apprendre, enseigner, transmettre.

¹⁵ Lacan se réfère, un peu en passant, à la non pertinence, en psychanalyse, du principe du tiers exclu, dans *L'Identification* et dans la *Logique du fantasme*. Mais c'est surtout dans *Les non-dupes errent* qu'il indiquera ultérieurement le chemin logique qui reste à faire entre formalisme et constructivisme à la française, c'est-à-dire, sans sujet de l'intuition. Ce qui sert de guide pour donner un cadre à l'introduction de la logique modale du Phallus. Celle-ci supportant plusieurs interprétations différentes de chaque proposition, mais pas n'importe laquelle. C'est-à-dire, la règle syntaxique « \Rightarrow » *sequitur quodlibet* (du faux on peut tirer non

D'autre part, nous nous interrogeons sur la pertinence de l'emploi de la coupure bachelardienne en psychanalyse, autant dans le rapport Lacan-Freud qu'entre différentes périodes du premier. Cette « épistémologie » s'est épanouie après la mort de Lacan¹⁶, jusqu'il y a quelques années, et s'est étendue à certaines lectures du Séminaire, établissant des coupures entre divers séminaires, comme si l'invention d'objets formels¹⁷ à partir desquels se relit et se réarticule la production de signifiants nouveaux, provoquait une hétérogénéité telle que les derniers n'auraient absolument aucun rapport avec les précédents.

Plutôt que de coupure épistémologique, ce dont il s'agit là, c'est d'une lecture forclusive qui n'a pas été justifiée en tant que telle.

Il ne faudrait pas oublier que Lacan commença son œuvre en donnant de la valeur au « *Projet de Psychologie* » montrant inlassablement que s'y trouve la racine des théorisations ultérieures, sans jamais s'en dédire. Mieux encore, l'emploi naïf ou délibéré de la notion de coupure, que Lacan n'utilisa jamais, remplaça, comme dans un tour de magie, la pratique d'une notion employée constamment cette fois par Lacan, quoique sans la nommer : celle d'*obstacle épistémologique*¹⁸.

Sa tâche permanente, à laquelle il se voua entièrement, fut celle de défaire des obstacles, à savoir, les résistances que produit toute formulation analytique, non point du fait d'être erronée, mais pour une raison autre : servir comme support au principe du plaisir de l'analyste. Car l'emploi continu des mêmes signifiants use et abîme leur capacité à appréhender le réel. Les analystes, pourquoi ne pas le dire, sont, de prime abord, les plus assujettis à l'emploi magique des signifiants du Maître.

seulement du faux mais aussi du vrai), soit l'implication matérielle stoïcienne, n'est pas valable pour le cadran logique de la sexualité.

¹⁶ Pour Bachelard, que Lacan connaissait mais dont il ne s'en est jamais servi comme instrument, la « *coupure* » se définissait entre science et non-science. Mais si l'on lit toute son œuvre, son objet majeur fut comment les sciences produisent et résolvent leurs propres « *obstacles épistémologiques* ». La « *coupure* » fut plutôt promue par Louis Althusser entre le jeune Marx, « idéologue » et le Marx mûr « scientifique ». Mais cela correspond à une autre histoire, à la lutte contre la parure hégélienne de la Providence et une fomentation messianique du sens de l'Histoire.

¹⁷ L'introduction de la topologie du cross-cap et du tore est une formalisation qui permet de repenser et de réécrire les objets freudiens, l'unité de l'extension et l'intension de l'analyse sans avoir recours au mythe, sortir de la conception naïve d'espace. Mais l'introduction des nœuds ne remplace guère les mathèmes, les quanteurs de la sexualité ne substituent pas les discours, les enlacements toriques montrent une unification de la topologie et des nœuds.

¹⁸ Bachelard l'a sûrement construite à partir de l'idée analytique de « résistance ».

Freud construisit des métapsychologies différentes pour rendre compte non seulement de nouvelles trouvailles dans sa pratique, mais pour recentrer ses propos, ou critiquer l'emploi excessif d'une notion faite par un élève. Un concept analytique sert dans la stricte mesure où il est interprétatif — pour les deux protagonistes —. Pour conserver son tranchant, pour refaire le bord permettant de faire une coupure dans le réel et bien que l'on ne change pas son nom, il faut soit le reformuler, ou en inventer d'autres — telle est la tâche des maîtres —, soit le montrer dans une articulation particulière, où il ne l'a jamais été auparavant.

Reprenons le fil de notre pensée : il faut bien admettre, bien malgré nous, que nous n'avons pas encore réussi à établir le rapport entre l'inconscient chez Freud et l'inconscient chez Lacan.

Pour ce faire, nous aurons à établir sinon l'identité, au moins la congruence des signifiants majeurs de l'un et l'autre, mais il nous faudra pour ce faire, formuler une pétition. La logique permettant de construire une ébauche de ce rapport devra respecter le principe d'identité et celui de contradiction, mais non pas celui du tiers exclu. Autrement dit, il nous faut accepter qu'il n'y a pas que deux valeurs en ce qui concerne la vérité d'une proposition, puisque toute proposition analytique, du fait d'être modale¹⁹, doit s'articuler à une autre modalité, ce qui exclut la bivalence vérifonctionnelle — qu'elle soit *ou vraie ou fausse*, mais pas les deux.

Par exemple, les signifiants Œdipe et Père Mort dans l'ensemble ouvert du discours freudien peuvent être postulés bijectifs avec ceux de Métaphore Paternelle et d'Écriture Modale de la Fonction Phallique, sans que cette bijection ne soit *aut vraie aut fausse*. À la condition expresse, constructive, de rendre ostensible que la métaphore lacanienne comporte un changement important dans la conception de l'Œdipe, du fait qu'elle met l'accent sur l'amour du et pour le père, et que l'amour (incestueux) de et pour la mère exige non pas un père à qui s'affronter, mais une fonction séparatrice. Ce qui n'exempt point le père réel, dans notre culture, quand il y en a un, d'une éthique de sa position.

¹⁹ Lorsque Lacan affirme, dans *Les non-dupes errent*, en résumant, que toute propositionnelle est une modale, non seulement il fait sauter les bases du positivisme en logique, ce qui permet une nouvelle lecture de ses fondements, mais il annonce par là la direction de tout traitement futur du discours analytique avec des instruments logico-formels. La citation exacte étant : « il y a un endroit où ça fuse, que la logique propositionnelle est tout aussi modale que les autres », séminaire du 19 février 1974. Cet endroit c'est *De Interpretatione* d'Aristote. Et Lacan de poursuivre : « la contradiction n'est en fin de compte qu'artifice, artifice de suppléance, mais qui n'en reste pas pour ça moins vrai, le vrai jouant là le rôle de quelque chose dont on part pour inventer les autres modes » (le nécessaire, le possible, etc.).

Tout ceci nous permet d'avouer un malaise dont nous n'avons pas rendu compte jusqu'à présent. Dans une discussion que Lacan maintient avec Althusser, sans le nommer, il refuse fermement que la psychanalyse puisse être appelée théorie de l'inconscient, comme si c'était une région ontique ou ontologique et pouvait partager la même table théorique que la physique ou la mathématique en tant que sciences qui rendent compte d'une région de l'être ou du réel. Pour Lacan, l'analyse c'est ce qui surgit de la pratique de l'analyste. D'où l'accent à mettre sur ce dernier, et non point sur les constructions théoriques.

Les échafaudages, c'est-à-dire, les emprunts faits par Freud et Lacan à des disciplines qu'ils ont eux-mêmes définies comme affines, ont été transformés par l'usage auquel elles ont été soumises. La trace mnésique freudienne n'a jamais été neuronale dans l'*Entwurf* sauf par métaphore, et elle est définie en propre dans "Au-delà du Principe de Plaisir" comme différence entre jouissance cherchée et jouissance obtenue. Le signifiant a cessé d'être linguistique, s'il ne l'a jamais été, sauf par la nécessité de son articulation, obtenant une définition qui n'a rien à voir avec la double articulation de la linguistique de Martinet.

Il peut aussi bien appartenir au mur du langage qu'être cristal du symptôme ou émergence de la *lalangue*.

La place de l'inconscient existe dans — ek-siste à — l'écriture de Freud

Si l'inconscient est la découverte (pourquoi ne pas le prendre à la lettre : dé-couverte, *Ent-deckung* : retirer les couvertures des résistances inconscientes à l'Inconscient) que fit Freud dans sa pratique de la psychanalyse — sans savoir que sa pratique l'y mènerait, et sa pratique devenant analytique une fois que l'inconscient articulé à la sexualité infantile fut énoncé comme hypothèse, et sa formalisation se servant du matériel scientifique prêté comme des outils par la science²⁰ de son époque —, l'inconscient lacanien est inséparable de sa lecture

²⁰ Par exemple, l'opposition Perception/Conscience du chapitre VII de *L'Interprétation des Rêves* est une construction conceptuelle d'une paire d'opposés. L'instauration de cette opposition réelle permet à Freud de postuler la place de l'inconscient. Comme pensée qui n'est pas ou l'un ou l'autre, ni l'un ni l'autre. La pensée par des mots n'est possible que s'il y a eu une première inhibition de la décharge totale de tension (dans le Projet de 1895), et un déplacement de l'expérience de satisfaction. Cette logique du ou bien... ou bien, et du ni... ni, travaille l'écriture de Freud bien qu'il ne la formalise pas lui-même. Et elle est productive, puisque fonde l'inconscient comme un lieu tiers. Lacan lit l'écriture de Freud, en première instance, sans souligner ce qui le *sépare épistémologiquement*, mais en s'appuyant sur la logique qui travaille son texte. Et que Freud suit, devenant son serviteur, tout comme Lacan poursuit ses propres formalisations, qui prennent le commandement du discours jusqu'à cesser d'être productives ou ne correspondant plus à l'objet qu'elles traitent, puisqu'allant au-delà de ce qui le mena à les construire. Il ne suffit pas de faire une découverte, ce qui s'avère difficile, c'est de suivre la logique interne de ce que l'on a découvert. Sans rester toutefois dans un seul appareil formalisateur-interprétatif.

de l'écriture de Freud, autant celle des cas cliniques que celle de ses Métapsychologies.

Une des découvertes fondamentales de Lacan, et dont il ne parla jamais, puisque pour s'en apercevoir il faut refaire son parcours, et, pourquoi pas, faire des parcours encore inédits : c'est que l'allemand²¹ de Freud ne peut, ne doit être traduit terme à terme. Aucune traduction, ni l'anglaise de Strachey, ou la française de Laplanche, pas même la meilleure que l'on pourrait penser, qu'elle existe ou non²², ne peut dire ce qui se présente comme une orographie singulière, comme une stratigraphie où la richesse littéraire, la quête de préfixes verbaux, de changements de préposition, d'emploi de différentes formes d'énoncer imperceptiblement différentes, sont au service de rendre compte, tout en les créant, du mouvement de la pulsion, du déplacement ou de la condensation inconsciente, de la croyance en ce que l'on pense tout en sachant que c'est faux, et à la fois de l'évanouissement concomitant de la réalité d'un fait survenu — *ungeschehen gemacht*. L'inconscient freudien doit sa matérialité à la manière dont Freud écrivait l'allemand en rendant compte de sa clinique et en construisant les concepts qui lui étaient nécessaires pour le penser et le transmettre²³.

Nous pourrions assurer que depuis son tout début Lacan put être immun à la doxa des freudiens et lire l'allemand de Freud sans chercher un équivalent terme à terme en français. Il sut traiter la langue de l'Autre comme quelque chose de réel, ne se comprenant pas par le seul fait d'avoir été un éminent

²¹ Traduire l'allemand de Freud ne suppose pas seulement une connaissance de sa langue ainsi qu'une maîtrise littéraire de la langue visée, mais aussi, être analyste ou le devenir en traduisant. De plus, lire, au sens fort l'allemand de Freud, signifie être capable de construire différentes métapsychologies qui rendent compte, partiellement à chaque fois, de ce qui est pensé dans et au travers des mots que Freud employa, qui le dépassent et peuvent être recontextués, ou remplacés dans des ensembles de signifiants différents. Dans ce sens, les constructions de Lacan, lorsqu'il remplace l'Œdipe par la Métaphore Paternelle ou le Père Mort de *Totem et Tabou* par l'écriture modale du Phallus, sont des réécritures et des formalisations au sens psychanalytique (non pas mathématique) mais aussi des traductions poétiques.

²² Un exemple historique de celles qui existent ou ont existé sont celles, épuisées et disparues en espagnol que l'on doit à Ludovico Rosenthal et aussi celles publiées en français dans la collection « Connaissance de l'Inconscient », éditions Gallimard, réalisées par un groupe de germanistes éminents, ainsi que celle de *l'Entwurf* que l'on doit à Susanne Hommel, Jeff Le Troquer, Alain Liégeon et Françoise Samson.

²³ Il en est de même pour l'inconscient chez Lacan qui est présent aussi bien dans ses dessins, schémas, topologie, que dans son invention d'une écriture qui n'est pas la française usuelle, autant dans la présence de syntaxe latine, de néologismes, que dans les références cachées sous des termes qui n'existent pas dans la langue, surtout dans « L'Étourditi ». Un autre exemple : l'écriture de « La signification du Phallus », construite sur les déplacements des traductions possibles du terme hégélien « *Aufhebung* » de l'allemand en français.

germaniste, mais par celui d'attribuer à cette écriture une altérité radicale, ce qui signifiait que pour rendre compte des signifiants de Freud un bon dictionnaire ne suffisait guère, qu'il fallait encore et surtout le truchement d'un appareillage formel et formalisateur. L'appareil formel du signifiant de Saussure et de Jakobson, ainsi que beaucoup — pas tous — des sentiers ouverts par Heidegger y ont contribué, de même que son algébrisation, cette dernière permettant de rendre compte que quelque chose soit écrit, soit articulé, même si ce n'est guère articulable²⁴.

La rupture radicale faite par Lacan grâce à la topologie en est inséparable. Non point par rapport à Freud²⁵, mais bien au-delà, avec la notion intuitive d'espace qui nous est donnée par notre corps. L'existence de géométries non euclidiennes ne suffisant pas, puisque seul le *cross cap* nous apprend que l'objet n'est pas dans la dimension de notre perception. Il n'est donc pas assignable par un mot qui le signifie. Là-dessus réside, autant théoriquement que dans la pratique de l'analyse, la différence irrésoluble et l'écart non réductible avec tous les courants issus de Freud ou de M. Klein.

Tout traitement des rapports ou du rapport de non-rapport entre le corpus freudien et le lacanien ne traitant pas comme un *évènement*²⁶ le passage de langues entre l'allemand et le français, ainsi que l'a été, mais en sens inverse, puisque traité comme quelque chose qui va de soi, comme non problématique, le passage de l'allemand à l'anglais, se prive à jamais de pouvoir penser la différence entre ces deux nœuds *réels* que nous dénommons I_F et I_L .

Par ailleurs, il nous manque des études critiques sur la formation — non seulement durant sa jeunesse — scientifique de Freud, pour nous éclairer à propos des références intuitives auxquelles il fait appel sans expliciter ce qu'elles comportent, puisqu'elles font partie de la culture scientifique de l'époque, de l'air que l'on y respirait, de son *Zeitgeist*. Par exemple, ses références, bien que concises, au darwinisme et au lamarckisme, n'en sont pas moins un support important de sa pensée, aussi bien l'emploi varié de différentes versions de la génétique de son époque, que ses allusions implicites

²⁴ Dans un travail écrit et prononcé en anglais à New York en 1952, Lévi-Strauss avait indiqué le besoin de la topologie, de la théorie des ensembles, de la théorie des groupes (algébriques...) et de la logique mathématique pour donner un traitement rigoureux aux disciplines dont le réel n'est point métrique. Publié en français en 1958 et 1974, « La notion de structure en ethnologie », chapitre XV de son *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon, 1958.

²⁵ Dans « Psychologie des masses et analyse du moi » Freud affirmait avec force la non différence entre « la psychologie individuelle et la psychologie collective », c'est-à-dire entre la psychanalyse en intension et en extension, bien que les termes ne soient pas équivalents ou substituables entre eux. La formule de Lacan comporte un déplacement, mais sans briser la proportion « a est à b comme c est à d » ($a:b::c:d$). L'affirmation de Freud, quoique manquant des outils pour la formaliser, dévoile une topologie du sujet.

²⁶ Comme quelque chose de l'ordre du réel.

aux découvertes de la physique²⁷ et de la neurologie. Ces carences nous rendent difficile ce travail que Lacan, lui, fit sans en rendre compte, celui de différencier la découverte de l'inconscient — en le reconstruisant à partir de ses histoires cliniques — et en confrontant ce mode de donner de l'existence à l'inconscient à celui de ses présentations métapsychologiques. Lacan utilisa non seulement les premières — comme on l'a trop souvent répété²⁸ — mais aussi bien *toutes* les métapsychologies freudiennes, et dans leur moindre détail comme matière première pour construire des réélaborations, et ce jusqu'à la fin du Séminaire²⁹. Un cas extrême en est la pulsion de mort, à laquelle Lacan donna des solutions diverses, aussi bien du côté du signifiant que de celui de la jouissance, sans lui supposer en tant que telle une référence univoque dans le réel.

Une « erreur » de Freud comme support de l'unité de la psychanalyse

En d'autres occasions, qui sont aussi des lieux théoriques, l'échafaudage freudien est devenu fondation interne de son enseignement, chair et os de sa doctrine³⁰.

Tout d'abord, le point d'appui sur Darwin pour fonder le Père Mort dans l'inconscient, puisque telle était l'hypothèse du créateur de la théorie de

²⁷ Freud connaissait dans sa version originale le second principe de la thermodynamique — qui révolutionne par le concept d'entropie le principe de conservation de la masse dans les gaz — et y fait appel pour s'expliquer l'impossibilité de l' « Homme aux Loups » de se rappeler son histoire infantile.

²⁸ Il est bien vrai que Lacan a donné le point d'appui pour de telles considérations unilatérales, avec des considérations intempestives, qui étaient en réalité savamment calibrées et faites pour que l'on tienne compte de ses différences catégorielles d'avec Freud, qui sont bien réelles. Mais aussi ses retours constants à Freud, quoique chiffrés, y inclus dans des textes comme *Radiophonie*, utilisés pour donner — encore — une autre version des métapsychologies freudiennes, montrent qu'il y a peu de « coupures » (dans leur sens topologique) sans épissure. Ou au contraire, ce qui n'est point réciproque, les épissures servent plutôt pour montrer, pour indiquer, même, une coupure. Ce qui fait voir aussi en abîme qu'il ne pourrait pas y avoir de « coupure » sans une matière sur laquelle elle pourrait être faite. Car Lacan même nous a appris à savoir qu'une dénégation, fût-elle forclusive, ne serait d'aucune utilité pour faire disparaître ce qui est désigné pour devenir déchet dans le réel, car rien, c'est le cas de le dire, ne pourrait empêcher son retour. Ce qui n'exclut pas, loin s'en faut, la nouveauté théorique qui en découle.

²⁹ Par exemple, après avoir construit la double strate de l'aliénation, dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* et dans *La logique du fantasme*, après même *RSI*, Lacan reprend les trois identifications freudiennes de « Le Moi et le Ça » dans *L'Insu...* et les redéfinit, en retournant encore à Freud pour changer, aussi bien sa — propre — première version de l'identification au signifiant, que la place du Père Mort dans l'ordre des identifications.

³⁰ En allemand les deux signifiants se disent par un seul mot : « *Lehre* ». Les traductions de Freud ont préféré *doctrine*. Lacan semble s'en être aperçu, vu qu'il utilisa en français depuis le début, pour lui-même, *enseignement*.

l'évolution sur l'assassinat du Père de la horde primitive. Deuxièmement, sa certitude en ce que cet événement s'était transmis par voie phylogénétique à l'humanité entière. Dans le troisième volume de sa biographie, Jones³¹ raconte sa discussion avec Freud à laquelle il consacre tout un chapitre. Il le prévient³² que l'anthropologie n'accepte plus l'hypothèse de Darwin, que la génétique n'accepte pas non plus qu'un événement unique puisse se transmettre phylogénétiquement. La génétique du début des années trente, dominée par l'esprit de Morgan, aux États-Unis, procédait déjà par des méthodes scientifiques — en étudiant la transmission de caractères moyennant des modèles statistiques et en observant le noyau de la cellule avec les microscopes de l'époque. Fâché, Freud, ne daigna pas lui répondre. Car, bien qu'il doutât, ou non, dans son for intérieur de la pertinence de ce support scientifique, il savait pertinemment que le Père Mort était la clé de voûte de la continuité entre l'analyse individuelle et l'analyse de la culture, entre la « psychologie individuelle » et la « psychologie des groupes », que sans cet axe de transmission, la psychanalyse serait blessée à mort. Freud était le seul à soutenir l'unité de l'analyse individuelle et de l'analyse de la culture³³. Après la mort des

³¹ Ernest Jones, *Vida y Obra de Sigmund Freud*, Volume III, Buenos Aires, Paidós, 1981.

³² Tous ses disciples s'inquiétaient de la confiance que faisait Freud à la doctrine néolamarckienne de la modification individuelle de l'héritage, énoncée au début du XIX^e siècle, et à son complément, la théorie d'Ernst Haeckel sur la récapitulation, qui postulait l'apparition dans tout embryon de formes évolutives antérieures. Ce couple théorique lui permettait de penser qu'un événement historique unique pouvait se transmettre par la phylogénie. Il faut rappeler que Freud soutenait la position de Darwin, de *pangénésie*, et non celle de Mendel. Ces deux auteurs, d'après la lecture qu'en faisait Freud, sustentaient une « *metabiologie* » — le terme fut créé par Sandor Ferenczi, dans son vertigineux essai *Thalassa*, qui va au-delà de ce que Freud croyait possible de soutenir publiquement, et repris par Ilse Grubrich-Simitis. Cette dernière qui a retrouvé et édité le manuscrit de Freud, s'appuie sur celui-ci dans son commentaire à l'édition allemande, traduit en français comme *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, Paris, Gallimard, 1986. Cette métabiologie apparaît comme le pendant obligé de la théorie de l'inconscient. La devise de Freud pourrait être synthétisée comme suit : « C'est par l'intermédiaire de l'inconscient que la culture modifie l'héritage archaïque de l'humanité, et elle échoue, du moins en partie, dans l'effectuation de cette tâche » (ceci est notre proposition). Voir également Lucille Ritvo, *L'ascendant de Darwin sur Freud*, Paris, Gallimard, 1992. L'édition anglaise a comme sous-titre *A tale of two sciences*.

³³ Cf. note 19. Quoique Freud s'appuyât ou fît appel à un mythe scientifique, cf. note 24, cela lui permettait de soutenir une vérité psychanalytique. Ainsi l'on pourrait toucher du doigt l'efficacité de l'introduction que fait Lacan de la règle syntaxique de l'implication matérielle, telle que l'entendaient les stoïciens. Certes, raser la barbe de Freud avec le rasoir de la science nous libère de pas mal de « sens » apparemment inutiles, mais dans l'acte même d'obtenir cette délivrance, nous perdons à jamais non seulement tout Freud, non seulement le Lacan qui le commente mais aussi, et plus encore, nous ignorons combien s'y réfère, combien dialogue encore avec lui le tout dernier Lacan. Si ce n'était point ainsi, nous ne parviendrions jamais à saisir le principe même du pourquoi du désir de Lacan pour assurer une fondation logique à l'Inconscient, et que cette fondation ne soit nullement ontologique. Il nous vient aussi à

grands analystes de la première génération, Abraham, Ferenczi, ses disciples directs dans les années trente ne le comprenaient plus de la sorte ; il s'était érigé entre ceux-ci et le maître un mur invisible dans la transmission. Freud se trompait dans l'emploi des concepts qui n'étaient plus guère scientifiques, mais il n'avait pas tort, et se trouvait entièrement seul dans son effort héroïque pour maintenir l'unité de la psychanalyse individuelle et de la psychanalyse collective — aussi bien celle de la culture.

Freud savait aussi que si la psychanalyse n'était pas informée de l'avancée de la connaissance du réel biologique qui est la mission des sciences, son enseignement perdrait du terrain et du sérieux face au savoir scientifique. Preuve de ceci, le célèbre passage des « Nouvelles Conférences » de 1932, où il écrit que la science trouvera peut être un jour le substrat réel de ce que nous appelons libido. Ce paragraphe est émouvant, parce que le créateur de la psychanalyse venait d'apprendre que dans le laboratoire de Werner von Jauregg — son opposant farouche à la Faculté et dans les cercles académiques, Prix Nobel de Neurologie — à la Faculté de Médecine, à deux cents mètres de chez lui, on avait fait une découverte qui produirait une révolution en neurologie : l'on avait observé entre un neurone et un autre le passage d'un élément chimique dont on ignorait la nature. Les neurones n'étaient donc plus connectés entre eux par des passages de différences de potentiel, ils n'étaient donc plus tout simplement polarisés. Il y avait un élément chimique qui s'excrétait de l'un à l'autre. C'est après la guerre que l'on sut que ce neuromédiateur était l'acétylcholine.

Mais ce qui était chez Freud un grand souci pour maintenir l'analyse au niveau de la science de son époque et, il y a lieu de le dire, la science pour lui n'était point représentation, mais le seul véhicule vers le réel et ce qui en rendait compte, devint chez ses élèves — ou, pourrait-on penser, qu'ils ne reçurent jamais le don de le lire dans la parole de l'analysant — une non existence de l'inconscient différencié du fonctionnement général du cerveau.

La perte du lieu de l'inconscient

Lors de la fort célèbre dispute entre freudiens et kleinien qui eut lieu à Londres entre 1941 et 1945, sous les bombes allemandes, le leader du champ viennois, s'affrontant à Mélanie Klein, Edward Glover³⁴, définissait la régression comme la stase de la libido dans les voies sensitivo-sensorielles...

l'esprit de faire mention, pour ceux qui ne le connaissent pas, de l'apologue de Kant dans la Critique de la Raison Pure. « Fatiguée de voler en luttant contre la résistance de l'air, tout en battant des ailes, une colombe se disait qu'il serait plus facile de voler dans le vide. »

³⁴ Earl King et Riccardo Steiner, *Les Controverses Anna Freud-Mélanie Klein*, Londres 1991, Paris, PUF, 1996 ; Madrid 2003. Lire cette polémique aide à comprendre, même si toutes les

Il faudrait se demander s'il prétendait expliquer par là l'hypersensibilité des névrosés, ou bien le lieu où est retenue la libido incestueuse, ce qui empêche la relation génitale adulte, ce qui expliquerait les failles sexuelles, aussi bien masculines que féminines, ou bien s'il cherchait à expliquer une érotisation permanente du corps, plutôt propre à la psychose. Le texte n'éclaire pas ce à quoi il se réfère, certes, mais ce qui y apparaît c'est que l'inconscient et la libido épousent les contours du système nerveux central, du périphérique et de l'autonome.

Une fois Freud mort, pourrait-on dire, il n'y avait plus de place pour l'inconscient, bien que l'on ne puisse, ni l'on ne doive affirmer que le Président de la British Psychoanalytical Society n'était déjà plus psychanalyste. Nous voulons seulement signifier que les analystes se sentaient dépositaires, exécuteurs testamentaires d'un savoir qu'ils exerçaient sur un inconscient qui faisait partie de la réalité cérébrale, où était déposée la préhistoire de l'humanité, énigmatique pour la neurologie, et la médecine en général, mais que la science, sur le chemin de la vérité de ses découvertes, mettrait plus ou moins de temps à ratifier. Mais le ferait certainement.

Si l'on cherche une vieille édition en anglais, éditée aux Etats-Unis des *Collected Papers* de Freud, l'on verra que des travaux tels que « Totem et Tabou », « L'Avenir d'une Illusion », « Le malaise dans la Civilisation », « Moïse et la Religion Monothéiste », "Psychologie des Masses et analyse du Moi", figurent dans un gros volume intitulé « *Questions sur la Société* », clairement différencié de cet autre « *Écrits sur l'inconscient* » ou encore de celui-ci « *Psychologie de l'inconscient* ». La présentation de ces écrits choisis en anglais montre non seulement la soif didactique des éditeurs, mais la croyance fermement établie dans les Instituts de Psychanalyse, que les travaux de Freud inclus dans ce volume ne faisaient pas partie du corpus de la psychanalyse, qu'il s'agissait de réflexions sur la société, la morale, l'art et la religion d'un médecin de génie qui avait contribué à fonder une théorie de la pratique analytique qui désormais appartenait à tous, c'est-à-dire, qui n'existait pas primordialement dans son écriture et dont le pessimisme sur des sujets non scientifiques était sûrement dû à ses conditions de vie à Vienne, à son cancer peut-être, et reflétaient un stoïcisme à caractère digne d'éloge. Autrement dit, ce volume pouvait se trouver dans la bibliothèque de l'analyste cultivé parmi les œuvres, par exemple, de Ralph Waldo Emerson et Montaigne.

Le problème crucial auquel ont dû faire face les analystes viennois et allemands en arrivant aux États-Unis et dont ils firent un symptôme théorique,

données n'y sont pas présentes, le pourquoi de la sympathie de Lacan envers les kleinien d'abord, et les analystes du « *Middle Group* » ensuite, notamment envers Winnicott et Balint — au point d'envoyer deux de ses élèves les plus importants en contrôle avec l'un et l'autre, Balint étant héritier de l'héritage analytique de Sandor Ferenczi.

ne fut pas seulement leur théorie du moi³⁵, bien que Lacan insiste justement là-dessus, mais le fait de faire s'adapter la psychanalyse à la médecine de la Faculté. Problème d'adaptation sans doute, puisqu'ils risquaient d'être déclarés praticiens d'une discipline non médicale et condamnés en tant que charlatans. Comment défendre la pulsion de mort, comparable dans un univers protestant à une condamnation écrite pour toujours au cœur de toute l'humanité³⁶, tandis que l'éthique surgie des innombrables lectures de Calvin faites par chaque église réformée (avant même les évangéliques) considérait qu'une partie au moins de celle-ci avait été sauvée par la grâce efficace avant même la création du monde ? Mieux encore, l'Amérique était, pour tous, la Terre Promise.

Comment défendre l'importance capitale pour la doctrine analytique du Père Mort inscrite comme trace phylogénétique, dans un monde scientifique où régnait déjà une génétique qui ne pouvait nullement accepter la transmission au *phylum* de la trace d'un événement unique et une neurologie qui ne pouvait accepter l'existence d'autres traces que celles des expériences vécues ? Pour la première et la seconde génération d'émigrés, il ne fut pas seulement question d'une psychologie d'adaptation à la réalité, mais plutôt de ne pouvoir concevoir la psychanalyse comme un discours. Discours qui interprète les autres, qui de par son existence les travaille et les déplace. Ce fut, en tout cas, la psychanalyse qui s'avéra dépecée entre une partie « scientifique » à démontrer, une partie « culturelle » aussi valable que n'importe quelle autre dans sa grandeur et un roc sur lequel les psychanalystes se soutenaient et se disputeraient à l'infini pour rendre compte des problèmes cliniques et de leur traitement : « la théorie de la technique ».

Telle est la psychanalyse à laquelle s'affronte Lacan après la seconde guerre. D'une part, ceux qui préservaient l'inconscient le faisaient depuis un universalisme biologique ; dans la mesure où la science ne le corroborait point, les hypothèses maximales devaient être mises entre parenthèses et l'on ne pouvait travailler que sur le refoulé secondaire, sans même chercher les points d'ombilication dans l'originaire. Le seul point d'accord ne pouvait être que la technique. D'où les interminables, ennuyeuses et non moins féroces discussions

³⁵ Les écoles analytiques nées aux États-Unis s'écartèrent de la théorie du moi. Elles créèrent la théorie du « Self », la théorie de la relation intersubjective, etc. Mais toutes ont continué de croire que « Œdipe » ne signifiait que le désir inconscient de tuer le père. L'on peut comprendre pourquoi les meilleurs parmi eux ont dû le mettre de côté...

³⁶ Ce qui impliquait, implicitement, au cœur de la doctrine, une méconnaissance en acte et une profession de foi allant en tant que telle contre les Évangiles. Une chose était, pour l'immense majorité, d'être juif et suspect d'athéisme, et une autre fort différente, que la pratique médicale de la psychanalyse comme telle eût pu être traitée d'antichrétienne. Du moins entre les années trente et cinquante. Aucun analyste émigré, aucun analyste né aux États-Unis n'a sans doute perçu ce point dans l'abandon de la pulsion de mort.

dans les instituts de l'IPA sur les standards techniques applicables aux patients dignes d'être analysés et les voies d'adaptation pour ceux qui n'étaient pas considérés aptes, en raison de leur montant d'angoisse, ou de leur fragilité moïque qui les supposait incapables de poursuivre une analyse et *a fortiori*, de pouvoir en suivre une didactique. D'autre part, ceux qui rejetaient le déterminisme biologique de l'inconscient s'inclinèrent pour un déterminisme culturel des symptômes. Aussi, l'inconscient leur glissa d'entre les doigts. Mais ils n'eurent pas l'air de s'en apercevoir, ni non plus de le regretter.

*La place de la mort entre Freud et Lacan*³⁷
Kant comme médiateur

En avril 1915, six mois après le début de la Première Guerre, Freud écrit et prononce à la B'nai B'rith, la loge dont il était membre, les conférences connues sous le titre « Considérations actuelles sur la guerre et la mort³⁸ ». La guerre, écrit-il, « [a produit] un trouble dans notre relation à la mort [...] car elle n'était pas sincère [...] avant la guerre nous nous croyions capables de soutenir que la mort était l'issue nécessaire de toute vie, que chacun de nous est redevable d'une mort à la Nature (*jeder von uns der Natur einen Tod schulde*) et doit être prêt³⁹ (*richtig*) à payer cette dette (*die Schuld zu bezahlen*⁴⁰), bref, la

³⁷ Cette question a déjà été travaillée dans le dernier chapitre de H. Yankelevich, *Du Père à la Lettre. Dans la clinique, la littérature, la métapsychologie*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2003. Dans le présent travail, bien que suivant pas à pas le même texte de Freud, notre perspective et certaines de nos conclusions sont différentes.

³⁸ S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, Paris, Payot, Essais de Psychanalyse, 1981 ; *Zeitgemässes über Krieg und Tod*, 1915, Studienausgabe, Fischer Verlag, IX. Ce tome de l'édition allemande d'œuvres choisies ou *Studienausgabe*, porte comme sous-titre de l'éditeur *Fragen der Gesellschaft Ursprünge der Religion* — Questions sur la Société Origines de la Religion —, comme s'il s'agissait d'analyse appliquée à la société et à la religion, et non pas, éminemment, de construction de l'inconscient et de direction de la cure.

³⁹ Ce passage nous fait penser que Freud fut un immense lecteur de Shakespeare. Dans deux de ses grandes tragédies le grand isabellin fait prononcer le propos suivant avant le dénouement : « *Readiness is all* » (« Soyons prêts »). Hamlet le profère sans savoir consciemment de quoi il s'agit, lorsque le chambellan vient le retrouver *pour* lui faire part du défi de Laërte, ourdi par Claudius à la suite de la furieuse dispute qu'eurent tous deux lors des funérailles d'Ophélie. « *Ripeness is all* » dit Edgar, fils du duc de Gloucester, dans *Le Roi Lear* lorsqu'il va se battre en duel contre son demi-frère, pour tenter de sauver la vie de son père, de Lear et de Cordélia, menacés de mort par Edmond, et les filles aînées du roi, Régane et Goneril. « *Ripeness* » est en anglais bien plus riche et complexe que « *readiness* » puisqu'il nomme à la fois la disposition d'esprit et la maturation du cycle de la Nature. C'est en un seul mot, la conjonction supposée du cycle du réel et de la décision subjective ; l'équivalent non théorisé du *kairós* grec. Le moment de l'acte.

Ceci fut différemment travaillé, dans le genre de la critique littéraire, dans les années 40 par Rene Wellek et Austin Warren — qui introduirent l'un et l'autre à partir de la phénoménologie

mort est naturelle, indéniable (*unableugbar*) et inévitable. » « En réalité — poursuit-il —, nous avons une tendance à mettre la mort à l'écart [*beiseite zu schieben*] et nous éprouvons à présent le sentiment d'être si étrangers dans ce monde, jadis si beau et intime. Si nous n'avons pu nous maintenir fermes dans cette décision, c'est que notre propre mort ne nous est pas représentable [*unvorstellbar*] ». Pour Freud, comme nous n'avons pas une expérience de notre propre mort, ce qui est indiscutable, « la mort est un concept abstrait, à contenu négatif pour lequel l'on ne peut trouver de correspondance inconsciente⁴¹ ». Cette phrase si connue de Freud, est construite, à notre sens, et bien que Freud ne le mentionne pas⁴², selon une articulation kantienne, extraite de l'opuscule de 1763 *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, essai d'une grande importance dans l'histoire des mathématiques, puisque donnant *existence à la série de naturels négatifs*, ou autrement dit, leur donnant du sens par rapport au réel, ce qui n'était guère courant à l'époque. On y distingue en même temps opposition logique et opposition réelle, qui existaient chez Aristote comme contradiction de contradictoires et contradiction de contraires⁴³. La mention tacite à cet opuscule kantien est significative pour Freud, dans la mesure où il se propose, en parlant de lui-même — ce qui veut dire : l'introduire dans la doctrine analytique — de faire entrer la mort dans les comptes de la vie, comme quelque chose de réel, mais sans correspondance inconsciente — « [...] La mort est un concept abstrait à contenu négatif, pour

et la linguistique de Saussure le structuralisme en stylistique — dans leur *Theory of Literature*, Harvest & HBJ, 1964. Traduit comme *Théorie Littéraire*, Paris, Seuil, 1971. Par Galvano della Volpe dans les années 50 dans sa *Critica del Gusto*, Bari, Laterza, 1960, réédité par Feltrinelli, 1979, et récemment par le grand poète français Yves Bonnefoy, traducteur, entre autres, de Shakespeare, dans son *Shakespeare et Yeats*, Paris, Mercure de France, 1998.

⁴⁰ *Bezahlen*, payer, contient la racine *zahl* : nombre ; *zählen*, compter. Dans tout cet essai Freud cherchera à travailler le rapport du non-rapport entre le compte et ce qui est mis de côté, « *beiseite zu schieben* ». Cette « mise de côté » étant ce qui fait croire que cela n'existe ni ne compte, d'où son retour du réel avec la force de l'incontestable. C'est sa première construction de la division de l'*Ich*. Difficilement traduisible comme instance moïque.

⁴¹ S. Freud, *Le Moi et le Ça*, Paris, Payot, Essais de Psychanalyse, p. 273 ; *Das Ich und das Es*, SA, III, p. 234.

⁴² Le fait de ne pas le nommer comme autorité est peut-être dû à ce que dans l'enseignement universitaire et secondaire de sa jeunesse, la référence à Kant faisait partie du discours quotidien du scientifique agnostique, ce qui ne veut pas dire du discours courant.

⁴³ Le propos de Kant n'est pas purement terminologique, puisqu'il opère de par ce changement, une révolution en philosophie — dans le sens de mettre sur ses pieds ce qui était sur la tête — puisque, depuis lors, l'existence n'est plus une propriété de l'essence. Ce qui n'est pas éloigné des soucis de Lacan — qui s'en sert dans le séminaire *L'Identification* —, l'existence de Dieu ou de l'Autre, ne pouvant se déduire de sa perfection comme qualité de son essence, telle que la définit Saint Thomas. Autrement dit, l'Autre est séparé de son savoir.

lequel il n'est pas [l'on ne trouvera point] de correspondance inconsciente⁴⁴. » Pour Freud, nous voulons certes l'ignorer, mais notre rapport à la mort a une forte efficacité « *habe eine starke Wirkung auf unser Leben* » sur notre vie, qui s'appauvrit et perd de son intérêt lorsqu'il ne nous est pas permis, dans les jeux de la vie, — *nicht gewagt werden darf* — d'oser l'enjeu le plus haut — *das höchste Einsatz* — précisément, la vie elle-même.

La vie nous protège de nous sentir étrangers dans ce monde — « [...] *daß wir uns so befremdet fühlen in dieser einst so schönen und trauten Welt* » — jadis si beau et intime. Dans ce sens, celui d'être *hors du représentable*, c'est la mort qui octroie de la valeur et qui l'enlève, du fait d'être hors des comptes de la vie.

Pour Lacan, en revanche⁴⁵, « la mort est du domaine de la foi », et il apostrophe son auditoire : « vous avez raison de croire que vous allez mourir... cela vous soutient... si vous n'y croyiez pas, est-ce que l'on pourrait la supporter, la vie ? Néanmoins ce n'est qu'un acte de foi... Toutefois, est-ce qu'il n'y en aurait pas un qui vivrait cent cinquante ans ? C'est là que la foi reprend sa force. »

Lacan rappelle, sans le citer, le passage où Freud écrivait « personne au fond ne croit à sa propre mort [*Im Gründe, glaube niemand an seinen eigenen Tod*]⁴⁶ » pour nous dire que, métapsychologiquement, la mort n'est pas de l'ordre de la représentation, mais de celui de la foi, ou de la croyance — en allemand on emploie le même mot : *Glauben* — et, comme la foi varie, seul un acte de foi, ponctuel, peut nous permettre de croire à la mort, comme à l'inconscient. L'on ne porte pas cette croyance sur les épaules à tous les instants de la vie. La barre⁴⁷ qui sépare la croyance de l'incroyance, est constitutive du Sujet, appuyée sur une *Verleugnung* de structure.

Freud commence alors à établir une série de réels⁴⁸ — la mort propre, la castration de la mère — qui, de façon différente, ne sont abordables en direct par le sujet, que moyennant la barre qui le divise — bien qu'un travail psychique et une décision (*Entscheidung*) inconsciente soient censés la bouger légèrement. Freud écrit ici, à son insu sans doute, les limites de la représentation, non

⁴⁴ « *Tod ist ein abstrakter Begriff von negativen Inhalt, für den eine unbewußte Entsprechung nicht zu finden ist.* » Nous traduisons littéralement pour souligner l'impératif à valeur de négation forclusive qui surgit comme aspect de la construction du futur par *zu* + infinitif.

⁴⁵ « Lacan parle », Conférence à l'Université Catholique de Louvain, le 13 octobre 1972.

⁴⁶ S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, op. cit.

⁴⁷ Dans « Remémoration, répétition, et perlaboration » Freud emploie le terme *Sperrung* — barre — pour signaler ce qui sépare ce que sait l'analysant, de ce qu'il pense : « Je le savais depuis toujours, mais je n'y avais jamais pensé. » „*Ich hab' es immer gewusst, aber nicht daran gedacht*“. S. Freud, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, p. 106 ; *Studienausgabe, Ergänzungsband*, p. 208.

⁴⁸ La jouissance en question n'est pas la même dans un réel que dans l'autre.

seulement de l'appareil psychique par lui construit, mais aussi celles de la catégorie de « représentation ». Mais il ne se trompe aucunement lorsqu'il pose qu'il est des réels qui excèdent l'inconscient. Lacan conservera cet excès, mais en fera un axiome fondateur. C'est de là, depuis l'écriture de Freud, que Lacan lit la — double — barre qu'il postule pour son — nouveau — sujet.

C'est la découverte freudienne de ce qui excède l'inconscient, de ce qui fait exception, comme un réel qui excède la représentation inconsciente⁴⁹, qui permet l'écriture de Lacan. L'exception fonde l'axiome du sujet, divisé entre signifiant et jouissance.

Comment rendre compte de cette différence entre Freud et Lacan ?

Tout d'abord, par la disparition de la notion de « représentation », de *Vorstellung*, puisque ce terme usuel dans toutes les langues occidentales relève de la métaphysique idéaliste de la connaissance, qui soutient un sujet face à un objet de l'expérience, dont il a des représentations, adéquates ou non. D'autre part, il y a un vrai paradoxe dans le fait de postuler l'existence de représentations inconscientes... il s'ensuit un malentendu radical sur leur lieu de résidence, sur la modalité de leur existence.

Cependant, dans ce travail de 1915, contemporain aux trois premiers essais de la *Métapsychologie*, Freud fonde le sujet, sans lui donner de nom, divisé par une *Ableugnung* de structure. Justifiable, car avoir constamment affaire à la mort serait de l'ordre de la mélancolie. Deux ans après, dans "Deuil et Mélancolie", Freud appelle *Genuss* la jouissance mélancolique. Terme qui, en allemand, fait allusion à la jouissance artistique, mystique et même animale, et la différencie radicalement du *Lust* de la jouissance sexuelle.

Fondant le symbolique comme entrée de la mort dans le corps, Lacan va passer une ligne de démarcation. Celle-ci porte un nom depuis les années 50, bien que Lacan *ne* lui donne *qu'*une portée éthique et non structurelle — ce qui est en fait identique, mais ses élèves de l'époque l'ignorent —, l'appelant la seconde mort, qui signifie dans la théologie chrétienne, la condamnation éternelle. En précisant que la seconde vient avant la première, il lui ôte, en

⁴⁹ Dans une première période, Lacan traduisit la *Vorstellungsrepräsentanz* de Freud comme si le « s » du premier terme comportait un génitif : représentant de la représentation. L'idée était juste, postuler que la représentation n'est pas atteignable — puisque vidée par le refoulement primaire —, que nous n'accédons qu'à ses « représentants ». Mais c'était un forçage de la grammaire allemande. C'est l'époque où le Séminaire s'intitulait « *de textes freudiens* ». D'où la production de formations de compromis qui ont finalement disparu, pour donner lieu aux idées propres à Lacan, sans avoir à justifier, politiquement, de la justesse de son commentaire freudien.

partie, le poids théologique — il pourrait toutefois s’agir de la grâce efficace⁵⁰ — et nous situe dans l’identité de la jouissance comme incestueuse et homicide à la naissance de la sexualité, et non plus seulement dans l’acmé du complexe d’Œdipe. Le fer qui tue, c’est l’attribution d’existence d’un sujet dans le mot d’amour qui le nomme, hypothèse phallique qui fait trace dans la pure vie biologique.

Depuis « Considérations actuelles... » Freud découvre la division du sujet fondé sur *l’Ableugnung* de la mort mais la dénommera bien plus tard, son mécanisme s’appelant *Verleugnung*⁵¹, lorsqu’il découvrira que le phallus de la mère peut devenir objet. C’est là, ainsi que dans *L’Interprétation des rêves*, et dans tout le texte freudien, que Lacan définit l’analyste comme un « lecteur de Freud ». Sans citer explicitement, toutefois, à notre connaissance, cette conférence prononcée à la B'nai B'rith.

Cette primauté — *Bedeutung* — du sujet comme mort, ou comme non étant⁵², est ce qui lui fait obtenir du phallus⁵³ une partie de réalité⁵⁴, au prix de

⁵⁰ Pour protestants et jansénistes — contrairement aux molinistes et en partie aux jésuites — le destin de chacun, réprouvé ou élu, est écrit dans le Livre avant la création du monde. Ce qui fait que, quelles que soient nos œuvres, nous ne parviendrons pas à changer ce destin. Dans le calvinisme révolutionnaire, cette clôture énigmatique du Ciel, par retour de ce qui était forclos, devint « puisque je ne peux gagner le Ciel par mes œuvres, je conquerrai le monde, même si je ne peux prouver par là que j’ai gagné une place parmi les élus » (ceci est notre expression). C’est ce que transmet John Milton, le poète de la révolution de Cromwell, dans *Paradise Lost*, tel que le montre Max Weber dans son *L’éthique protestante et l’esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1967. L’expression « calvinisme révolutionnaire » est due à Michael Walzer, penseur « libéral » américain, dans son livre *La révolution des Saints*, Paris, Belin, 1987.

En termes analytiques, le désir de l’Autre réel — qui préside à notre naissance comme sujet — est efficace. C’est à cela que Lacan se réfère dans le Séminaire *L’Éthique de la psychanalyse* citant la célèbre discussion entre Érasme et Luther : *De libero arbitrio* pour le premier, *De servo arbitrio* pour le second. Pour des raisons liées à l’ordre de la démarche du Séminaire, quant à la primauté du désir de l’Autre, Lacan privilégie le second — c’est la seule et unique fois qu’il l’a fait, à notre connaissance. Comment le sujet fait-il sien le désir de l’Autre, ou s’en défait, et à quel prix, cela est l’œuvre de chaque analyse et de chaque analysant.

⁵¹ L’on comprend la différence d’emploi entre les deux vocables, vu qu’ils sont fort proches. Le second maintient sa force en tant que « déni », le premier comme « nier à partir de » par exemple... la beauté du monde. Le beau comme défense est travaillé par Freud dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse* et fortement mis en relief par Lacan dans *L’Éthique de la psychanalyse*.

⁵² « [...] “Je ne suis pas” dont l’affirmation est primairement refoulée », J. Lacan, « La logique du fantasme », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, p. 323.

⁵³ J. Lacan, « La signification du phallus », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 694.

⁵⁴ Ainsi que, cette substantialisation exquise qui donne au sujet, par rétroaction, la copule logique : *être*.

ne pas penser. C'est par cette fente que la vie lui sera, partiellement, octroyée, par le fait de parler, sans pour autant pouvoir complètement y advenir, écrit Lacan. Et il ajoute un « y » dans une position grammaticalement inhabituelle⁵⁵, pour nous faire y réfléchir, vu l'abrupt de sa place : à être vivant dans la parole.

Mais cette vie, pour pouvoir obtenir un support, a besoin de pouvoir se perdre dans un être mort... comme objet de désir de l'Autre. Par ce truchement, où c'est l'organe de l'incorporel⁵⁶ qui définit son manque, viendront s'emboîter l'un dans l'autre, le manque à être d'être prématuré, celui de la différence sexuelle, et aussi bien ses objets perdus — sein, scybale — que les supports du désir de l'Autre⁵⁷.

Nous pourrions dire autrement, comment Lacan lit-il Freud ? Dire « lit » veut aussi dire (*bedeutet*) déplace, donne un sens autre, reconstruit avec d'autres instruments, redéfinit à partir d'un autre paradigme, mais aussi réécrit, c'est-à-dire, produit du déchet, mais s'y ancre à la fois pour réaliser ces opérations. C'est différent, mais cela ne brise pas l'identité de la lettre envers elle-même, même s'il y a un transfert ailleurs. Freud, pour Lacan, fut infiniment *dé-supposé*⁵⁸.

Il ne cessa jamais de s'y référer, nous montrant par là que la lettre en psychanalyse n'est pas la même qu'en mathématiques, quoiqu'il y ait des lieux mathématiques, ou mieux, des fonctions⁵⁹ — notamment le Phallus, la

⁵⁵ « Du côté du vivant en tant qu'être à être pris dans la parole, en tant qu'il ne peut jamais enfin y tout entier advenir », J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 849. Ce qui n'advient pas comme vivant c'est, précisément, cette mort, la seconde, qui le rend sujet parlant.

⁵⁶ « Le réel, l'irréel, le corporel, l'incorporel », dans *L'insistance du réel* sous la direction de Christian Centner, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2006.

⁵⁷ J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 849.

⁵⁸ Un épistémologue pourrait être tenté, en suivant notre phrase, de s'exclamer que les séries infinies comme celles de Cauchy, si elles sont convergentes, ne sont pas seulement asymptotiques, mais du fait de parvenir à la limite, leur nombre est une fraction rationnelle. Si dans la lecture de Freud il s'agissait seulement des séries dont les nombres étaient des rationnels, cela pourrait signifier qu'à un moment donné, « tout » Freud serait formalisable, réduit donc à un mathème, et pourrait cesser d'être lu. Ainsi, retrouverions-nous par la voie lacanienne, une version scientifique à l'américaine. Par ailleurs, la « *désupposition* » étant l'opération contraire à celle qui crée le « *transfert* », si celui-ci s'avérait « *néгатif* », « *l' avoir à l'œil* », tel que Lacan désignait son rapport à Freud, celle-ci, la *désupposition*, ne charrie pas nécessairement avec elle l'affect opposé à celui du transfert.

⁵⁹ En mathématiques la fonction, surgie de l'analyse, est ce qui permet de rendre compte du continu. La série, du discret. Lacan utilise le concept de fonction non seulement dans le sens de Frege ou contemporain, en topologie, mais aussi dans le sens que la fonction avait au début du XIX^e siècle. Par exemple, pour rendre compte de l'impossibilité du langage à inscrire du rapport sexuel. « Mais l'important, s'il est vrai que ce sens sexuel ne se définit que de ne pas pouvoir s'écrire, c'est de voir justement ce qui, dans le chiffrage [...] ce qui, dans la mathématique, se désigne comme *limite*. Comme limite d'une fonction, comme limite d'un

métaphore paternelle comme introduction d'un ordinal dans la chaîne signifiante, l'objet *a* —, assurant le lien de l'articulation invisible et imprononçable de la parole au langage.

Par ailleurs, s'il était question, en quelque sorte, d'Einstein lisant Newton, le résultat d'une bonne analyse de nos jours serait comparable à celui d'une bonne analyse des années vingt, tels que pourraient l'être la portée du télescope spatial Hubble, ou les radiotélescopes qui permettent mesurer le déplacement de l'Univers comparés aux instruments d'observation du XVIII^e siècle.

Certes, la découverte de l'inconscient n'aurait jamais eu lieu sans la science, mais, faudrait-il ajouter, à la fois non seulement sans celle-ci mais grâce à son *échec* à expliquer le symptôme hystérique comme une lésion neuroanatomique, affirmée comme cause⁶⁰ par le plus grand des neurologues de son époque. C'est grâce à ce point de faille que le discours de la science porte toujours en son sein, son projet étant de rendre compte de *tout* le réel, que naquit la psychanalyse. Elle eut son acte de naissance grâce à un homme de science qui, rompant des lances contre l'organogénétisme, trouva et fit parler ce qui était forçlos par le discours dont il provenait. L'inconscient est, lui, certainement de la logique pure, mais pas seulement, car il suppose aussi un sujet qui croit, il est soumis comme condition d'existence à ce que cette croyance soit possible comme effet du caractère efficace du signifiant, sans quoi il n'y aurait point de jouissance. Même si par la suite celle-ci, quoique jamais complètement, doit se perdre ; ce qui est la seconde condition de l'inconscient, mais au même titre que la première.

Ce que l'*originale*⁶¹ de Freud⁶² entraînait comme métaphysique transcendantale, n'est pas seulement le primitif mais conditions de possibilité de

nombre réel. Ça peut augmenter tant que ça veut, la variable, la fonction ne dépassera pas certaines limites. Et le langage, c'est fait comme ça. » J. Lacan, séminaire *Les non-dupes errent*, 20 novembre 1973. Ce qui est à remarquer, c'est l'effet d'identité établi entre chiffrage (inconscient de jouissance) car tout le passage est consacré aux limites de l'interprétabilité (*Grenzen der Deutbarkeit*), et écriture mathématique.

⁶⁰ Cette lésion neuroanatomique n'a jamais été repérée par l'anatomie pathologique, de même que l'on continue d'affirmer le caractère génétique des grandes psychoses, sans que l'on ait encore découvert l'homéogène « master » qui déclencherait le processus pathologique. D'autant plus que de nos jours les PCR réalisent des *mappings* rapides de chromosomes, découvrant de véritables maladies génétiques avec ou sans traduction psychique.

⁶¹ Le préfixe *Ur* en allemand, fort employé par l'idéalisme, depuis Kant, nomme les *conditions a priori de l'expérience à partir desquelles il y a des objets de l'expérience* pour un sujet. Lorsque Freud l'emploie, ce n'est pas seulement pour parler de temps chronologique. Pour se référer au précoce, à ce qui advint *early*, il emploie le préfixe, ou le nom *früh*.

l'inconscient, devient structure chez Lacan, ce qui est articulé mais n'est pas articulable. Ce qui se perd, en revanche c'est l'évolutionnisme qui fut le *Zeitgeist*, l'esprit du temps d'une époque. *Grâce à quoi* Lacan était plus averti sur le sien.

Il faudrait ajouter aussi que, quoique Lacan se démarque des implications métaphysiques clôturantes de la catégorie de représentation, il ne se borne pas à en critiquer les limites, mais les soulève, fabriquant une nouvelle logique et une définition d'espace qui la rende possible et maniable.

Mais aussi, pourquoi ne pas le dire ? Bien que donnant à son discours sur l'inconscient une dimension catégorielle dont elle manquait chez Freud — qui est à la fois une autre forme et une autre modalité où l'inconscient peut être lu, et réécrit — Lacan ne fait pas de sa réécriture une coupure. Pour deux raisons : quoique la découverte et formalisation de l'inconscient freudien n'ait été possible qu'à l'époque de la science moderne, ce n'est pas un objet scientifique en tant que tel. Il existait dans ses formations depuis que l'écriture peut en rendre compte : Homère, l'Ancien Testament, la Bahavad Gita. Que Freud l'ait traité essentiellement avec des instruments de la pensée moderne, qui ne viennent pas seulement de Kant, mais aussi du début de la philosophie — Freud cite les présocratiques — n'induit pas à penser qu'il y aurait des catégories — celles apportées par Lacan — définitives à jamais pour rendre compte de son singulier caractère d' « être de non étant⁶³ ». Lacan se réfère presque toujours

⁶² L'idée de l'inconscient qu'avait Freud n'avait aucune influence romantique, en effet, ses poètes préférés — Goethe, rationaliste du *Sturm und Drang*, Hebbel et Heine, non pas Stephan George — transmettaient une idée du tragique, et non pas du *Blut und Boden*, du sang et du sol. Sa lecture d'E.T.A. Hoffmann lui permet de trouver, dans *Der Sandman, L'homme au sable*, une formation particulière de l'inconscient et du moi, qui n'est pas l'Inconscient en tant que tel. Certes, dans une de ses conférences historiques de lutte théorique contre le nazisme dans les années 20, cf. Thomas Mann, *Freud et la pensée moderne*, Paris, Aubier-Flammarion, édition bilingue, 1970, Thomas Mann, le situe dans la tradition rationaliste du romantisme. Mais son idée de l' « originaire » est une construction métascientifique, fondée sur une hypothèse de Darwin et certains des premiers génétistes, nécessaire pour rendre compte, depuis une conception réaliste de l'universel, du caractère non hasardeux, non empirique, non seulement individuel de l'inconscient. Sans ce discours de la science, le sien, n'aurait pu avancer dans son œuvre.

⁶³ « Être de non étant, c'est ainsi qu'advient Je comme sujet qui se conjugue de la double aporie d'une substance véritable qui s'abolit de son savoir et un discours où c'est la mort qui soutient l'existence », J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 802. Cette définition, « Être de non étant », est redevable à Heidegger, certes, mais juste pour justifier le questionnement d'un sujet qui n'est pas vraiment cartésien, puisque Lacan le promeut tout en le muant du fait de refuser la forclusion du corps qui le définit, en le comparant à des catégories hégéliennes — « s'abolit » \cong *sich aufhebt* — subverties elles-mêmes dans leur dialectique, le savoir étant ce qui permet d'abolir la substance — l'*ousía* d'Aristote — « vraie », c'est-à-dire la jouissance, en tant que, entre autres définitions, matière du symptôme, c'est vrai, mais aussi ce sans quoi la vie n'est pas vraie, semble irréelle et se vide d'elle même. En ce qui concerne la mort, ce n'est plus

aux Grecs et aux Modernes, ou à tant d'autres, pour créer des notions qui sapent les fondements, non plus seulement de la pensée classique mais aussi de la logique contemporaine⁶⁴. Bref, si l'inconscient est structuré — quasiment — comme un langage, c'est-à-dire qu'il dépend aussi des particularités de l'écriture — la perplexité de Lacan quant à la double lecture, phonétique et littérale, de la langue japonaise n'en est qu'une preuve — cela mène à conclure que l'inconscient « *peut se dire de plusieurs façons*⁶⁵ », certes, mais pas de n'importe laquelle.

Les conséquences cliniques, il y en a, se déduisent des changements théoriques. L'objet, n'existant pas dans une géométrie à trois dimensions, ne peut être nommé comme s'il s'agissait d'un objet empirique, à portée de la vue ou de la main⁶⁶. Mieux encore, si nous faisons allusion au sein, l'on pourrait

« l'être pour la mort » du Heidegger d' *Être et Temps* car celle-ci — la mort — est fondatrice du sujet et effet de l'efficacité symbolique. Il est important aussi de souligner que le dialogue critique de Lacan avec Heidegger est permanent et qu'il n'est vraiment pas possible de séparer un Lacan d'abord heideggérien puis logiciste. Lui attribuer ces adjectifs est le fait d'une lecture philosophique et non pas analytique. L'introduction de Heidegger dans le « Discours de Rome » est accompagnée dans le même texte d'une référence topologique (*Écrits*, pages 318 et 320). La mention du *Dasein* se trouve dans le séminaire sur *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, en 1954, dans *Les Psychoses*, en 1956, et l'usage de Heidegger se produit en même temps que l'introduction de la logique mathématique et la topologie dans le séminaire *L'Identification*. C'est avec l'un et l'autre de ces deux instruments que, le 6 décembre 1961, Lacan thématise la définition même du signifiant et le principe logique d'identité, en en faisant autant une référence tacite qu'un questionnement de l'affirmation de Freud dans « L'Inconscient » de 1915 sur la non existence de ce principe dans l'inconscient.

⁶⁴ Cf. notes 9 et 13.

⁶⁵ L'un des lieux d'Aristote sur lesquels Lacan insiste, surtout dans *La logique du Fantasme* : « *tò ón dé pollakhós légetai* », « l'être se dit de plusieurs façons ». Texte grec *Aristotelis Opera Omnia, Ton metá tà Physiká*, Δ, 7; Z, 1, Oxford, Bodleian Library, Clarendon Press, 1965. *Métaphysique*, Δ, 7; Z, 1, traduction Tricot, Paris, Vrin, 1986.

⁶⁶ Ce que Heidegger appelait dans le chapitre 3 « La mondanité du monde », dans les paragraphes 22 et 23 de *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1986, *Sein und Zeit*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1984 « *das Zuhandenen* » et « *das Vorhandensein* » : ce qui veut dire, « à portée de, ou sous la main », et ce qui est dans le *mode du disponible* (Emmanuel Martineau traduit « à portée des yeux » dans sa propre traduction, édition de l'auteur). L'on pourrait ici reconstruire en guise d'exemple, comment Lacan retravaille dans sa lecture et sort de l'univers de Heidegger : l'objet *a* n'est pas un étant intramondain, il n'est pas disponible pour le sujet en tant qu'objet, encore et surtout parce qu'il le précède, se situant dans une autre dimension de l'espace, et quoique « *jeté* » « *geworfen* » — l'objet, non pas le *Dasein* — l'on peut s'en servir, non point « techniquement », mais en changeant sa dimension spatiale dans le transfert. Ceci implique l'introduction de la jouissance non seulement dans le domaine de l'éthique, mais dans celui de la pensée, de la logique, et encore, et de surcroît, en les

nous objecter qu'il est fort visible. Mais ce n'est pas le sein comme objet oral, qui appartient au corps de l'*infans* et dont il doit se détacher pour conquérir le vide dans sa bouche et la remplir ainsi de couleurs⁶⁷ et de sons. De plus l'objet *a* n'est pas limité à la série des quatre objets de pulsion. Il peut être plus évanescent, sans perdre sa qualité en tant que tel. Mieux encore, le fait que *a* puisse exister comme tel, sans parures pulsionnelles claires, étend la cure analytique au-delà de ce qui est prévu par la représentation usuelle de l'objet dans le fantasme. Aussi, doit-il être « déduit d'une cure », ce qui signifie qu'il demeure dans une autre dimension de l'espace, à plonger dans le nôtre grâce aux entrelacs laissés par certains croisements entre séries signifiantes.

Le signifiant, ce ne sont pas les représentations, en revanche, cela correspond à un terme freudien fondamental, trahi dans beaucoup de langues par « association libre » : « *freier Einfälle* » ce sont les pensées soudaines qui, tombant telles des étoiles filantes, dessinent, dans l'instant où elles se font voir — sillon incontestable sur l'obscur surface de la conscience — l'improbable trajectoire de leur chute silencieuse. Enveloppées, rendues sourdes, par le feutre de la défense la plus tenace, et prononcées ainsi, tel un aveu parfois ludique, parfois étonné, toujours quelque peu craintif. Condition nécessaire pour être pensées.

Les *Einfälle* passent le mur du langage, ce sont des signifiants au sens le plus fort de trésor — *Schatz* — qui peuvent aussi être l'apparition du réduit le plus protégé du sens — contrairement à tout ce qu'enseigne la linguistique — qui demeure parfois dans des sonorités singulières, dans des traits de contour ou rythmiques, dans des variations chromatiques qui donnent corps à l'incorporel dans la parole, qui font advenir l'incorporel en un dire.

synonymisant, dans celui de l'être — qui, à son tour, se réduit et n'est pas seulement traitable par une appréhension poétique de son intensité — Heidegger — mais par une logique modale. Ce n'est plus un emploi philosophique de la philosophie, ce n'est pas non plus une antiphilosophie, c'en est une cannibalisation à bon escient et volontaire, car la philosophie contemporaine, *en général*, ou bien servante de la science, ou bien séparée de celle-ci par son propre rejet, n'assure pas la fonction critique qui fut sa mission — impossible — et son enjeu modernes. C'est paradoxalement Lacan qui en renouvelle une modalité de lecture en rendant actuels les philosophes qu'il cite, les insérant, à leur corps défendant, dans une autre trame discursive. Cf. Notre essai « Sujet de la Psychanalyse, sujet des sciences », dans le recueil *La Psychanalyse, encore !*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2006, pp. 149-172.

⁶⁷ Il demeure bien sûr énigmatique, car à la palette de chacun: « A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles, Je dirai quelque jour vos naissances latentes. » Arthur Rimbaud.